



80 de la ANS Libération



LA SECONDE GUERRE MONDIALE À BEINHEIM

Revivez l'histoire à travers des témoignages, des récits poignants, des faits marquants et des photos d'époque.



BEINHEIM

SOMMAIRE

LES DATES MARQUANTES	3
TÉMOIGNAGE DE FRANÇOIS FRITSCH	4 à 7
RÉSUMÉ D'UNE LIBÉRATION DIFFICILE	8
TÉMOIGNAGE DE BERNARD TIMMEL	9 à 11
RÉCIT DE DEUX BEINHEIMOISES	12 à 13
HOMMAGE	14 à 15



© Association Ascomemo

**Livret pour les 80 ans de la
Libération de Beenheim**
19A, rue Principale 67930 BEINHEIM
Tél. 03 88 53 04 04
mairie@beinheim.fr

Directeur de publication : Bernard Hentsch
Comité de rédaction : Danièle Clauss et Marie Wiedenberg
Mise en page : Comm'Flow El
Parution : Mars 2025
Impression : Medialogik France SARL

LES DATES MARQUANTES

-
- 1^{ER} SEPTEMBRE 1939**
Mobilisation générale.
L'ordre d'évacuation est donné, l'**exode** vers la Haute-Vienne commence.
- 4 SEPTEMBRE 1939**
Déclaration de guerre.
- 25 MAI 1940**
L'aviation allemande mitraille le casernement de Beinheim.
- SEPTEMBRE 1940**
Les **Beinheimois reviennent** au village dans une Alsace sous occupation allemande, administrée par le tristement célèbre Gauleiter Robert Wagner.
- OCTOBRE 1942**
Les **incorporations de force dans la Wehrmacht** débutent. Les alsaciens sont majoritairement envoyés sur le front de l'Est.
- 12 SEPTEMBRE 1944**
Le Pont de la Sauer et la voie ferrée à Beinheim sont détruits.
- NOVEMBRE 1944**
Les troupes américaines entrent dans Beinheim.
- 18 MARS 1945**
La 1^{ère} armée sous le commandement du Général de Lattre de Tassigny libère définitivement Beinheim.
- 22 AVRIL 1945**
La 2^{ème} DB du Général Leclerc traverse le Rhin à hauteur de Beinheim sur un pont provisoire et marche sur Berlin.
- 22 FÉVRIER 1946**
Collision d'une épave avec le pont provisoire qui est détruit aux deux tiers.
- OCTOBRE 1939**
Première destruction du Pont sur le Rhin.
- 22 JUIN 1940**
Armistice signé à Rethondes.
- OCTOBRE 1941**
Dès l'âge de 17 ans, les jeunes alsaciennes et alsaciens peuvent être incorporés dans le « **Reichsarbeitsdienst** ».
- SEPTEMBRE 1944**
Mobilisation du « **Volkssturm** » (les hommes de tous âges pouvant se battre sont enrôlés, dernière tentative allemande de sauver le Reich).
- 22 NOVEMBRE 1944**
Le Pont du Rhin est détruit.
- 3 JANVIER 1945**
Opération « Nordwind », les allemands contre-attaquent et les américains se retirent.
- 15-16 AVRIL 1945**
Le Génie construit un pont à flotteurs.
- 13 AOÛT 1945**
Remplacement du pont à flotteurs par un nouveau pont provisoire avec passe marinière et pouvant supporter jusqu'à 12 t.

Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, 80 ans se sont écoulés. Avant que les souvenirs ne s'effacent et soient remplacés par quelques chapitres dans un livre d'histoire, il est primordial de recueillir les précieux témoignages personnels.

Comme beaucoup d'Alsaciens, Monsieur François Fritsch, âgé d'une dizaine d'années en 1939, a été réfugié dans le Limousin. Dans son récit se côtoient événements tragiques et insouciance de l'enfance dans un petit village du département de la Haute-Vienne.

TÉMOIGNAGE DE FRANÇOIS FRITSCH

1939 : L'ÉVACUATION / INSTALLATION À SAINT-BARBANT

Beinheim, 1^{er} septembre 1939, on sonne le tocsin à Seltz ; on l'entend jusqu'ici. Bientôt, un impressionnant cortège de voitures tractées par des chevaux quitte la commune, emportant jeunes et vieux vers l'inconnu, pas question d'emmener nos autres bêtes.

À Marmoutier, abandonnant le cœur lourd, nos chevaux, fidèles compagnons de labour et nos voitures, nous embarquons soit dans des wagons pour passagers ou bien dans des wagons de marchandises. Après un bourlingage de plusieurs jours, le train nous débarque à la gare des Bénédictins à Limoges d'où nous montons dans un tortillard brinquebalant qui nous conduit à Saint-Barbant.

Nous sommes déchargés sur la place de l'église au début de l'après-midi. Les habitants avaient été prévenus de notre arrivée et en curieux invétérés, invités par la mairie, se sont rendus en nombre à l'accueil. Ils rencontrèrent des gens de tous âges avec des enfants qui parlaient une langue qu'ils ne comprenaient pas. On les appela bientôt les « ya, ya » et on ne savait pas trop d'où ils venaient. Pour la plupart, l'Alsacien était un personnage de peu d'intérêt.

Ceux qui pouvaient les loger emmenèrent rapidement quelques « étrangers ». Ils n'aimaient apparemment pas les enfants, si bien que, le soir tombant, nous restions sur place à 3 adultes et 4 enfants. Désolation et mauvaise humeur des femmes.

Vint à passer le vieux curé du coin qui fut scandalisé. **« Pas de toit ma bonne dame ? Venez avec moi. Dans le temps, il y en a d'autres qu'on refusait de recevoir »**. Il nous emmena à l'église et montrant l'autel et ses marches **« Installez-vous ici. Nous verrons demain matin »**. Malgré la dureté du support, je n'ai jamais mieux dormi, car, sans sommeil depuis plusieurs jours, nous étions exténués.



La famille Fritsch installée à Saint-Barbant

Le lendemain, on dispatcha les « importuns » dans les villages ou fermes entourant le bourg. Là, on alla de surprise en surprise. Nous nous trouvions à 4 familles dans une bâtisse d'une pièce au sol bétonné. Un paysan compatissant nous amena quantité de ballots de paille. Ainsi le couchage était assumé. Il est vrai, qu'à nous, les gosses, cela nous plaisait bien.

Une vieille marmite remisee depuis des lustres apparut, bientôt pendue à la crémaillère de la cheminée, notre unique source de chaleur indispensable pour cuisiner. Or il n'y avait pas de combustible, et nous nous mirent à explorer tous les bosquets des environs pour récolter du bois mort. Cette corvée nous revenait quotidiennement. Les installations sanitaires nous firent sourire pendant longtemps. L'approvisionnement en nourriture faisait défaut. Entre-temps, les hommes non mobilisés proposaient leur bras pour les travaux des champs et revenaient le soir avec des produits de la ferme.

Nous, les enfants, on se plaisait bien dans cette nature neuve et nous passions des heures inoubliables à faire du rodéo sur un âne mis au pré par un fermier. Mais il fallait bientôt retourner à l'école où officiait M. Meyer notre instituteur, recevant les grands le matin et les petits l'après-midi. Tous les matins nous devions parcourir 4 km à pied depuis « Mon Merle » notre nouveau quartier pour rejoindre l'école du bourg. Vint novembre et ses frimas.

LE DÉMÉNAGEMENT À RANCON

On avait froid.

Le Maire de la localité fut mis à contribution et intervint pour qu'on déleste Saint-Barbant qu'en haut lieu, on n'avait pas ménagé. On trouva à 30 km près de Bellac un petit bourg apte à loger convenablement une certaine quantité de réfugiés.

C'est ainsi qu'un beau matin, on s'installa dans une bétailière et hop, direction Rancon ! Là, nous avons été reçus correctement et logés pour la plupart au bourg. Sur place, nous rencontrâmes des gens de Lembach, d'Oberroedern déjà installés.

Ici aussi, il fallut retourner à l'école. Nous intégrâmes un bâtiment vacant encore meublé, où Sœur Loux, originaire de Seltz, nous occupait utilement jusqu'à la fin de la guerre...



La famille installée à Rancon



La classe de Sœur Loux

1940 : LA DÉBÂCLE

Nous étions maintenant correctement installés, on avait peu de nouvelles de la guerre qui se déroulait au loin.

En juin, nous passions les épreuves du CEP à Châteauponsac avec une réussite de 95 %. Puis ce fut la débâcle. Des inconnus affluèrent de partout, échappant aux combats et augmentant la population à un degré insoupçonné.



V (Hte-Vienne) — Le Moulin

COBBIER IMP. MACON

Il faisait chaud cet été-là, et la Gartempe était là, belle rivière aux eaux transparentes, qui invitait à la baignade. Installés près du moulin de M. Couty, on en profitait à longueur de journée.

RENTREZ AU PAYS OU RESTER ?

Les combats avaient cessé, bientôt couraient les premiers bruits d'un retour au pays. Tous étaient heureux et inquiets en même temps, car les histoires qu'on entendait par-ci par-là n'étaient pas très rassurantes. On se concerta plein d'appréhension. On pouvait rentrer, mais c'était sans retour et il fallait abandonner tous ses biens. C'est ainsi qu'une centaine d'habitants de Beinheim optèrent pour demeurer en Haute Vienne avec le ferme espoir que la guerre finirait par la défaite des Allemands, ce qui à l'époque n'était pas du tout évident. C'étaient surtout des familles nombreuses, les Fricker, Fritsch, Hentsch, Schneider auxquelles s'ajouta la famille Dietrich.

Les Ranconnais nous avaient vite adoptés. Nous étions des leurs. Rancon devint petit à petit le centre des réfugiés et le fournisseur attiré des connaissances établies dans les environs. Nous participions aux journées de battage des blés dans les fermes sous les ronflements de la locomobile. Les hommes étaient engagés au bûcheronnage. Ils œuvraient dans les immenses taillis, abattant chênes, bouleaux et châtaigniers pour procurer à la ville de quoi se chauffer. Bien apprécié était aussi le début de l'automne quand les châtaignes tombaient de partout.

« TOUS ÉTAIENT HEUREUX ET INQUIETS EN MÊME TEMPS, CAR LES HISTOIRES QU'ON ENTENDAIT PAR-ÇI PAR-LÀ N'ÉTAIENT PAS TRÈS RASSURANTES. »

Passèrent ainsi les années 1941-1942-1943, on n'avait que peu de nouvelles du pays, quelques rares cartes postales très succinctes et censurées.

1944 : le passage des lourds bombardiers alliés s'amplifia. Au mois de juin, de plus en plus de convois de l'armée allemande passaient dans le coin pour rejoindre le front de l'Ouest qui venait de s'ouvrir après le débarquement des Alliés en Normandie. Ils étaient quelques fois harcelés par des groupes de maquisards. On connaissait leurs itinéraires et on se planquait dans les bois à leur approche, par mesure de précaution. Il est vrai qu'Oradour n'était pas loin. D'ailleurs, tous les jeunes gens avaient pris le maquis et s'apprêtaient à rejoindre l'armée Delattre pour participer aux combats de la Libération. Puis la guerre s'éloigna à nouveau.

L'armistice de mai 1945 arriva et ce fut la délivrance. Sur la place devant l'église, les gens s'étaient rassemblés fraternisant, s'embrassant, se désaltérant. On sonna les cloches si fort que le curé craignait de voir s'écrouler le clocher. C'était la liesse.

LE RETOUR À BEINHEIM

Début juillet, arriva le moment de recenser les candidats au retour. Chacun se réjouit de cet instant qu'on attendait depuis plus de 6 ans. Après des adieux émouvants, nous reprîmes le même tortillard qu'à l'arrivée pour être transférés à la gare de Limoges et le soir du 14 juillet, nous pénétrons, sur une voiture du voisin attelée à un bœuf, dans Beinheim resté debout, préservé des destructions. C'était le début d'un nouvel épisode de camping.

Nous étions heureux de revoir le village, mais nous avons, nous les jeunes, laissé bien des souvenirs à Rancon et dans le Limousin. Hélas, manquait à l'appel, Georges Dietrich tombé lors des combats dans le maquis de l'Isère et Bernard Schneider tombé lui, lors de la libération de Metz par la 1ère Armée.

EPILOGUE

Ce sont là, après 70 ans, des souvenirs retenus par une tête de 87 ans qui reviennent régulièrement dans ma mémoire.

En 2013, la curiosité m'a poussé à revoir les lieux quittés depuis 1945 où j'avais fait des incursions rapides à plusieurs reprises. En descendant de voiture, j'ai eu l'impression de me retrouver dans un coin où j'avais toujours vécu. Mais, hélas, je n'ai plus rencontré une seule personne témoin de l'époque. Ça fait une drôle d'impression lorsqu'on passe dans une rue en pensant : là habitait un tel, ici logeait une telle. Les habitués d'autrefois ont quitté la terre et les jeunes, faute de travail, se sont installés ailleurs.



État actuel de la maison de Rancon

LES ÉVÉNEMENTS D'UNE LIBÉRATION DIFFICILE ET RETARDÉE À BEINHEIM LE 18 MARS 1945

Alors que Strasbourg était déjà libérée depuis le 23 novembre et que les troupes alliées avaient réussi à parvenir jusqu'à notre village fin 1944, les Allemands firent tout leur possible pour entraver l'avancée des troupes françaises vers la Lauter et la Ligne Siegfried qui s'étendait derrière la rivière en Palatinat. Les divisions impliquées dans cette marche vers Scheibenhart et Lauterbourg eurent beaucoup de mal à avancer de Soufflenheim vers Niederroedern et au-delà, s'enfonçant dans les multiples ruisseaux qui sillonnent la forêt de Haguenau et enjambant des rivières – parmi lesquelles le Seltzbach – dont les ponts avaient été détruits.

Finalement, la contre-offensive allemande (l'opération « Nordwind ») prit le dessus et l'armée allemande s'empara à nouveau de tout notre secteur entre le 3 et 4 janvier 1945.

Il fallut encore attendre plus de deux longs mois pour qu'enfin, le 18 mars 1945, après avoir atteint Roppenheim abandonné par les Allemands et nettoyé un champ de mine - ce qui coûta la vie à l'un des démineurs - le 4^{ème} régiment de tirailleurs tunisiens (3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne) mette en fuite les ennemis qui essayaient encore de ralentir sa marche. À 9 heures, le régiment atteint Beinheim mais ne fit pas de halte, il fallait continuer la marche sur Seltz malgré l'obstacle de la Sauer : le pont n'était plus qu'un amas de ferraille, de gravats et de blocs de béton. Pour ne pas laisser de répit à l'ennemi, les tirailleurs passèrent malgré tout en faisant des détours mais les chars ne purent suivre. Cependant malgré tous les imprévus et problèmes mis en travers de leur route par les troupes adverses, les premiers bataillons entrèrent déjà dans Seltz vers 11 heures 15. Les Allemands venaient juste de se retirer.



Les éléments constituant la base de ce résumé sont à retrouver sur le site : <https://sites.google.com/site/photothequedocumentsdivers/-3-4e-rtt---france>



Jeep Willys Dodge W



TÉMOIGNAGE DE BERNARD TIMMEL

AOÛT 1944 - MARS 1945

« J'avais 5 ans à la Libération de Beinheim. »

En septembre 1939, les habitants de Beinheim étaient tous partis, laissant leurs maisons, fermes et animaux derrière eux, et c'est pendant cet exode en Haute-Vienne que je suis né en février 1940.

18 mars 1945 – Nous voilà enfin libérés !

Après la libération de Strasbourg et de tous les villages de la bande Rhénane par le Général Leclerc voilà que les troupes françaises et alliées s'apprêtent à nous libérer. Ces troupes avec leurs chars, leurs camions et leurs Jeep avancent dans la rue principale qui pour l'occasion a été pavoisée de drapeaux tricolores. Toute la population se rassemble devant les maisons pour accueillir avec une immense liesse et des applaudissements ces soldats venus nous libérer.

Je me souviens de ce jour marquant du 9 août 1944, et des événements qui ont suivi.

Au mois d'août 1944, l'été se poursuivait dans un climat caniculaire dans le nord de l'Alsace. Deux mois après le débarquement des troupes alliées en Normandie, l'Alsace vivait toujours sous l'Annexion allemande. Strasbourg fut libérée le 23 novembre 1944, la poche de Colmar le 2 février 1945. Hélas, la contre-offensive allemande Nordwind a considérablement retardé la libération de l'Alsace, en particulier le nord du Bas-Rhin, et Beinheim n'a connu le temps du soulagement qu'en mars 1945.

Le matin du 9 août 1944, des bruits sourds perçaient le ciel alsacien. C'était le quotidien en ces temps de guerre. À quelques kilomètres du Rhin et de la « frontière » allemande, la population vivait en permanence avec les échos des bombardements plus ou moins proches. Nos voisins de la Grand Rue avaient une cave voutée, plus solide que la terre battue du sous-sol de notre maison alsacienne. Tous les soirs, après le couvre-feu, nous allions dormir dans leur cave, sur des planches entreposées là, et les aînés se reposaient sur des chaises.

Un soir, nous nous sommes précipités à la cave, sans emmener notre chien Loulou. Il est resté dehors toute la nuit à gémir devant le vasistas de la cave, je l'entends encore pleurer.

C'était interminable, car personne n'osait sortir. On ne peut pas imaginer aujourd'hui la peur permanente qu'ont dû ressentir nos parents. Je ne me souviens plus des dates exactes, je me souviens juste que la cave contenait déjà les récoltes de pommes de terre et de betteraves.

Continuellement, des avions militaires passaient au-dessus de notre village. Nous étions habitués à lever la tête, parfois plusieurs fois par jour. Ce matin du 9 août 1944, en regardant vers le sud-est, nous avons vu un avion tout près, plus bas que les autres fois : un des moteurs était en feu. Et peu de temps après, nous avons entendu un bruit d'explosion : il était évident pour nous qu'il venait de s'écraser.

Alors vers onze heures, ma grand-mère maternelle m'a pris par la main et nous sommes partis à pied vers le lieu du crash, par la route du Rhin. La « Feldgendarmerie » ne nous a pas permis d'approcher par le chemin rural du lieudit « Straeng » car des bombes transportées par l'avion risquaient encore d'exploser, et des débris de tôle volaient devant nous. J'ai vu l'avion avec un gigantesque feu de plusieurs mètres de haut, et de temps en temps de petites explosions. Avec un tel brasier, il ne pouvait y avoir de survivant. En comparaison avec le quotidien de l'Occupation que les villageois vivaient depuis leur retour de Haute-Vienne, nous avons le sentiment de vivre un événement important, un jour bien différent des autres.

À ce moment-là, nous ne savions pas encore qu'il s'agissait d'un bombardier américain de type B17 Flying Fortress (« Forteresse volante ») ; c'est un des plus gros bombardiers que Boeing a construit pendant la guerre : 36 mètres d'envergure, 16 tonnes à vide, 24 tonnes armé et près de 30 tonnes au total.



Ce bombardier muni de 4 moteurs avait une vitesse maximum de 510 km/h et pouvait monter à 11000 mètres. Ces avions étaient transportés depuis les Etats-Unis d'Amérique en Angleterre : plus de 2000 bombardiers américains ont ainsi traversé la France depuis les bases militaires de Grande Bretagne. Sur le site francecrashes39-45.net qui répertorie tous les avions français et alliés tombés sur le sol de France, 38 avions sont enregistrés pour la seule journée du 9 août 1944, tous dans le nord-ouest de la France, à l'exception du B17 de Beinheim.

N°	Date	Dép	Type	Matricule	Unité	10=Bas-Rhin/B-17 Fortr Lieu du crash
2907	14-10-1943	Bas-Rhin	B-17 Fortress	42-30709 QJ*P	96thBG/339thBS /8thAF	Cne de Ingwiller
2678	27-05-1944	Bas-Rhin	B-17 Fortress	42-97149 RQ*X	351stBG/509thBS /8thAF	Cne de Hessenheim
2679	27-05-1944	Bas-Rhin	B-17 Fortress	42-97157 YB*N	351stBG/508thBS /8thAF	Cne de Baldenheim - 7 km SE Sélestat
3433	13-07-1944	Bas-Rhin	B-17 Fortress	42-97953 IY*N	401stBG/615thBS /8thAF	Près de Herbsheim - 17 km NE Sélestat
6857	09-08-1944	Bas-Rhin	B-17 Fortress	43-37965 XK*?	305thBG/365thBS /8thAF	Cne de Beinheim - 22 km NE Haguenau

Quelques crashes répertoriés sur le site francecrashes39-45.net

Les anciens disaient que le pilote voulait certainement éviter le village dans sa chute, en contournant Beinheim pour s'écraser dans le champ à l'extérieur et ainsi épargner la population.

Les archives relatent que les Allemands, dès septembre 1944, ont ramassé les débris métalliques du B17 et les ont transportés vers un dépôt à Haguenau afin de recycler le métal pour produire du nouveau matériel militaire.

L'histoire de mes souvenirs du B17 ne s'arrête pas là. En effet, après la guerre, au courant de l'été 1948, Beinheim reçut à nouveau la visite de camions de l'armée américaine pendant quelques semaines. Avec les copains, après l'école, cette fois-ci nous pouvions nous approcher des prés de « la Straeng » : il y avait de l'agitation autour du « Flier Loch » comme on appelait couramment le « trou de l'avion ». Ce terrain appartenait à mon père, et nous y allions habituellement faucher le foin. Seul un cratère large d'une quinzaine de mètres et profond d'environ un mètre au centre rappelait l'endroit exact du crash du 9 août 1944. Nous n'avions pas le droit d'y accéder avec la faucheuse, pour ne pas s'embourber. Quarante-vingts ans après ce trou est toujours bien apparent.

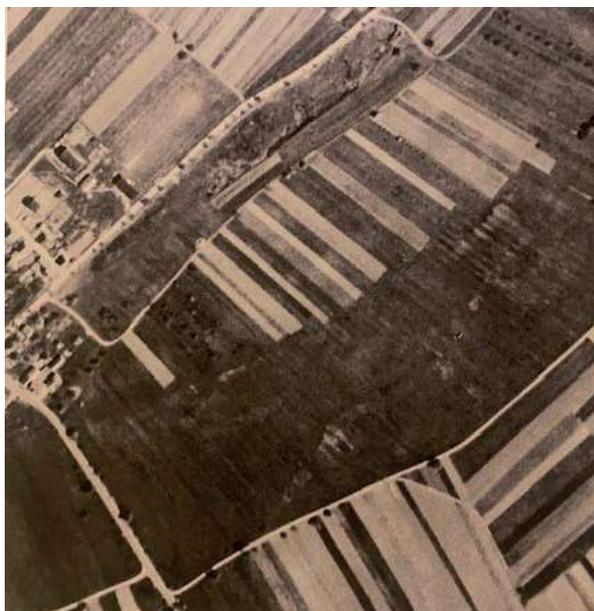


Photo et vue aérienne du « Flier Loch » aujourd'hui

L'Histoire s'est rappelée à nous quatre ans après, car l'armée américaine est venue sur notre terrain avec des engins d'excavation : ils ont réalisé des fouilles poussées afin de retrouver les restes des corps de leurs soldats. Avec les copains, nous étions à côté des Américains, et les avons vu déposer dans des caisses les ossements retrouvés. Nous avions huit ans, et ce souvenir est resté très précis.

Le site France-Crashes 39-45 précise que le bombardier a décollé de Chelveston en Grande-Bretagne. Il était chargé de ses bombes. Le pilote et quatre membres d'équipage ont été répertoriés décédés. Quatre militaires auraient été faits prisonniers. Ont-ils eu le temps de sauter en parachute avant le survol de Beinheim ? Lors du crash, les habitants de Beinheim n'ont pas relaté le souvenir de parachutistes américains sur le banc communal.

RETOUR SUR LES ÉVÈNEMENTS QUI ONT SUIVI L'ÉTÉ 1944 :

Après le Débarquement du 6 juin 1944, la guerre était loin d'être terminée pour les Alsaciens. Mon père a été enrôlé de force dans le « Volkssturm ». Deux militaires allemands sont venus à la maison et ont ordonné à mon père d'être prêt dans un quart d'heure. Un bus attendait devant la mairie tous les hommes de moins de 50 ans habitant le village. Les soldats sont revenus plus tard comme convenu et mon père n'était pas tout à fait prêt. Ma mère n'avait cessé de nous raconter leur remarque « So lang braucht ein deutscher Soldat nicht, um sich von seiner Familie zu trennen. » (Il ne faut pas autant de temps à un soldat allemand pour quitter sa famille).

Tous ces hommes de Beinheim ont été placés en qualité de travailleurs agricoles dans des fermes allemandes, dans la région de Heidelberg, pour remplacer les hommes de là-bas partis au front. Avant la fin de la guerre, mon père s'est évadé avec un voisin de Beinheim. Le grand-père de la famille qui les hébergeait les a encouragés à quitter la ferme, car il leur disait qu'il était très probable qu'Hitler les enverrait sur un des fronts allemands.

Cette famille a facilité leur évasion en leur donnant des tenues militaires allemandes. Ils ont mis plusieurs jours pour rentrer : le bourg de Neudenuw est à 130 ou 160 km de Beinheim, ce qui représente une quarantaine d'heures de marche. En rentrant à la maison familiale, notre père s'est caché dans la grange, au milieu du foin. Notre mère lui apportait à manger.



Maison familiale, 38 rue Principale

C'était la période la plus difficile car les Allemands étaient partout, ils occupaient tous les villages. À Beinheim, leurs bureaux étaient installés à la mairie. Le danger était réel et de tous les instants car les évadés étaient fusillés et nous, les enfants, avons reçu l'interdiction formelle de parler du retour de notre père. J'avais 5 ans quand les Allemands sont venus à la maison interroger notre mère à la suite de l'évasion du père, elle a bien sûr affirmé ne rien savoir, et a eu le courage de leur proposer un verre de schnaps. Cette production familiale a dû leur plaire, car elle nous a toujours raconté qu'ils sont repartis bien éméchés, sans approfondir leurs recherches. La vie dans la crainte a ainsi continué jusqu'à la Libération, avec l'entrée des premiers chars américains dans notre village. Pour notre famille, ce n'était pas juste un défilé festif mais la possibilité pour mon père de sortir sa cachette et la fin de cette peur permanente.

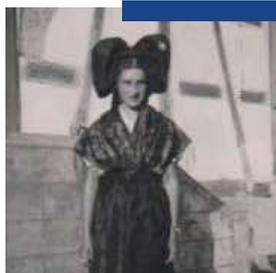
En mars 1945, je me souviens très bien des deux chars américains Sherman stationnés dans la cour de notre maison : une dizaine de soldats de l'US Army dormit chez nous pendant plusieurs semaines.



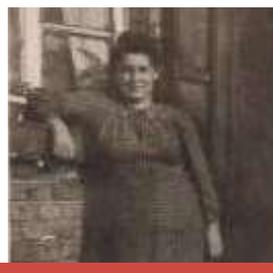
Photo d'époque d'un char US Sherman

Nous avons, comme tous les jeunes français des zones libérées, découvert ainsi nos premières barres de chocolat et les paquets de chewing-gum, et nous avons évolué au milieu des Jeeps, des camions GMC, des chars. Une nouvelle vie était à construire. Nous dûmes cohabiter quelques temps avec nos libérateurs et travailler à la reconstruction.

SOUVENIRS DE DEUX BEINHEIMOISES, TÉMOINS DE CETTE ÉPOQUE



Marie Fritsch



Suzanne Fritsch

À l'occasion de la cérémonie des 80 ans de la libération de Beinheim, Mesdames Marie Fritsch et Suzanne Fritsch ont eu la gentillesse de partager leurs souvenirs personnels des événements de l'époque avec nous. Le récit de Marie Fritsch s'étend sur la période allant de septembre 1944 à mars 1945.

En septembre 1944, Marie Fritsch avait 12 ans lorsque son père, Eugène Koch, a été enrôlé de force dans la Volkssturm - la milice populaire allemande levée en 1944 dans le but d'épauler la Wehrmacht dans la défense du territoire du Reich à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Madame Koch et ses deux filles durent alors accomplir seules tous les travaux de la ferme. C'était très dur mais, parfois, il y avait aussi de bonnes surprises. Un jour, alors qu'elles étaient au Kalabrien pour récolter des navets qui étaient sous les eaux en raison du mauvais temps, deux soldats Allemands se trouvant là, leur ont proposé leur aide afin d'éviter qu'elles ne se mouillent et ils ont ramassé les navets à leur place !

Plus tard, alors qu'en Allemagne, Eugène Koch devait s'occuper de la ferme appartenant au Maire de Mosbach, le mauvais temps endommagea le toit de la ferme familiale. Sur les conseils d'un officier allemand stationné chez eux, la famille a fait une demande écrite et rédigée en allemand pour que le père puisse revenir à Beinheim réparer sa propre ferme. Le courrier a été heureusement pris en compte et Eugène Koch a pu rentrer mais il fallait être discret car les Allemands n'étaient pas forcément au courant ! La famille craignait qu'il ne soit renvoyé - et cette fois-ci, directement au front... Un jour, le même officier allemand a demandé si le père était revenu, madame Koch lui a répondu « non » bien qu'Eugène ait été là depuis 15 jours ! L'officier Allemand vint un soir et, pendant qu'il discutait avec madame Koch dans la cuisine, il a entendu tousser le père caché dans la chambre. Madame Koch mentit à nouveau, prétendit qu'il n'était rentré que la veille et qu'il était un peu malade, l'officier souhaita alors lui parler dès qu'il serait remis. Sans doute pour ne pas indisposer l'officier, madame Koch alla tout de suite chercher son mari. À partir de ce jour-là, l'officier et Eugène Koch échangèrent souvent.

Les Allemands occupaient la maison des Koch et avaient installé leur cuisine militaire dans l'appentis ; les repas confectionnés étaient en grande partie destinés aussi aux soldats du front. Ils avaient creusé des tranchées au Zielt en contrebas de l'ancienne route du Rhin mais celles-ci s'étaient remplies d'eau et les soldats ne pouvaient pas y aller et encore moins s'y cacher ou s'y mettre en embuscade !

EN NOVEMBRE 1944 : LES AMÉRICAINS ARRIVÈRENT

Il y avait beaucoup de neige mais les gens ne pouvaient pas rester dans les maisons la nuit à cause des bombardements. Ils se mettaient à l'abri dans la cave d'Emile et Marie Meyer, rue St Louis. Les Américains patrouillaient toute la nuit et, s'ils voyaient quelqu'un dehors, ils tiraient !

C'était parfois difficile de se mettre à l'abri et de continuer tant bien que mal à s'occuper de la ferme : une nuit, une génisse devait mettre bas et il fallut bien se rendre à l'étable ! Les obus qui tombaient, étaient tirés de Hatten et détruisirent la maison qui se trouvait à l'emplacement de la pharmacie actuelle, une bombe tomba dans le tas de fumier de Charles et Joséphine Gross. Des bombes fluorescentes endommagèrent des maisons et des granges, provoquant des départs d'incendies.

Puis au début du mois de janvier, les Américains repartirent ... Et ce fut le retour des Allemands ! Cette fois-ci, ils n'étaient plus équipés d'engins motorisés mais disposaient de chevaux ! Finalement, ils n'eurent bientôt plus de fourrage pour leurs bêtes, ils en trouvèrent cependant dans une grange du restaurant de la gare comme Eugène Koch le leur avait indiqué. A ce moment-là, Eugène Koch avait pu revenir à Beinheim mais il restait extrêmement prudent dans ses actions car la menace d'être envoyé combattre sur le front était bien réelle ! Parmi les Allemands stationnés chez eux, certains écoutaient en effet aux portes pour relater les conversations à leurs supérieurs.

Finalement, les Allemands ont fait sauter le pont de la Sauer pour empêcher les Français de passer ! Ils savaient que la fin des combats à Beinheim était imminente. Et puis avant de partir définitivement, ils ont réquisitionné toutes les bêtes de Cousandier et Zoller, deux habitants de Roeschwoog, pour les convoier en passant par le pont de chemin de fer de Beinheim avant de le faire sauter aussi en se retirant. Cousandier et Zoller demandèrent alors à la famille de Marie Fritsch de les cacher.

Et enfin, l'armée française, des tirailleurs tunisiens issus d'un régiment de la 1^{ère} Armée, est arrivée ! À nouveau des soldats s'installèrent dans leur cour, pendant environ trois semaines. Il régnait un grand désordre ! Ils ont allumé du feu partout !

Le village a été définitivement libéré le 18 mars !

Cependant, c'est seulement le 22 avril 1945 que des chars Sherman et des camions de la 2^{ème} Division Blindée du Général Leclerc traversèrent le Rhin à hauteur de Beinheim sur un pont de bateaux construit par le Génie de la 1^{ère} Armée.

Madame Suzanne Fritsch, qui avait 18 ans à la libération, se souvient en particulier que l'usine Catalent et l'école des filles dans laquelle se trouve actuellement la crèche, ont servi d'hôpital et de caserne à ce moment-là !

Son récit recoupe en tous points celui de Madame Marie Fritsch, notamment en ce qui concerne l'arrivée des Américains, le départ des Allemands, les différentes anecdotes et les frayeurs vécues par les habitants de Beinheim.



© Vidéo SNCF

Destruction du pont de Beinheim

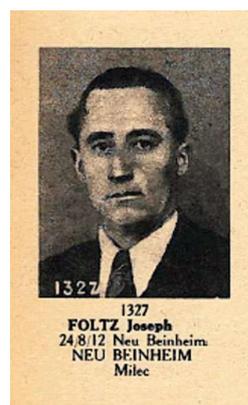
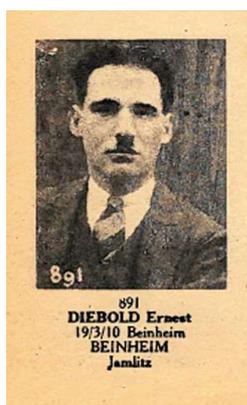
LES PERTES HUMAINES :

- 23 Beinheimois sont tombés sous l'uniforme de la Wehrmacht.
- 20 autres sont portés disparus ou prisonniers des camps en Russie.
- 2 sont morts sous l'uniforme français dont un dans le maquis du Vercors.
- 4 officiers servant dans l'armée française pourront retrouver leur famille et leur village.

LE MONUMENT AUX MORTS REND HOMMAGE AUX DISPARUS 1939-1945



Dans le « Recueil photographique des Disparus du Bas-Rhin » qui répertorie les Victimes de la conscription allemande de 1942 à 1945, nous avons en outre trouvé les photographies des personnes suivantes :





Le « Recueil photographique des Disparus du Bas-Rhin » a été édité en 1948 par l'Association des Déserteurs, Evadés et Incorporés de force (ADEIF), groupement du Bas-Rhin, Strasbourg.

(Les noms cités sont ceux qui nous sont connus à ce jour. Si vous avez connaissance d'autres disparus qui ne sont pas répertoriés ici, nous vous prions de bien vouloir vous manifester auprès des services de la mairie).

GEORGES DIETRICH, UN DESTIN COURAGEUX

Georges DIETRICH est né le 13 avril 1921 à Beinheim, il était le fils d'Edouard Dietrich et de Joséphine Schneider et fut exécuté le 14 août 1944 à Montgirod (Aime-la-Plagne, Savoie) car il était un résistant de l'Armée Secrète.

Il a travaillé sur le chantier du barrage de la Girotte dans le Beaufortain où il rencontra d'autres résistants. Son frère cadet, Wendelin, le rejoignit et entra également dans la résistance. Lors d'une action dans la Tarentaise, Georges Dietrich fut blessé ainsi que l'un de ses camarades. Leurs compagnons tentèrent de les cacher dans des taillis mais des soldats allemands les trouvèrent et les exécutèrent sur place.

SOURCES : Arch. Dép. Rhône, 3808 W 1209. — Service historique de la Défense, Caen, AC 21 P 120316 (nc). — SHD, Vincennes, GR 16 P 185176 (nc). — Mémoire des hommes. — Jean d'Arbaumont, Entre Glières et Vercors : Vie et mort du capitaine Bulle, (1913-1944), Annecy, Gardet, 1974.



AVEC TOUS NOS REMERCIEMENTS À :

- Mesdames Marie et Suzanne Fritsch pour leurs témoignages
- Monsieur Bernard Timmel pour son témoignage
- Monsieur Bernard Gras pour son soutien
- Monsieur André Diebolt pour la présentation de son Command Car et son soutien
- Messieurs Gilles et Patrice Nonnenmacher, Pascal Hoemel, Maurice Fève, Patrice Schoettel et Jean-Marie Steinmetz pour la présentation de leurs différentes Jeeps
- Monsieur Johnny Muller pour la présentation de ses motos américaines
- Monsieur Jean-François Birgel pour la présentation de son 11 GMC (camion militaire de General Motors)
- Et tous ceux qui ont eu la gentillesse de nous faire parvenir photos ou documents familiaux de l'époque !